

<h1>1974</h1>	<p>Source : <i>Europe 74</i> 4 décembre 1974</p>
---------------	--

Les pièges de l'irrationnel

Marcel Liebman

L'évolution récente du conflit israélo-arabe ne concerne pas seulement la force accrue de la résistance palestinienne et les conséquences qui en découlent. Ce qui est en cause, c'est aussi la position d'Israël dans le monde, ainsi que les difficultés croissantes que rencontre cet Etat. Au-delà cependant de l'analyse en quelque sorte immédiate, l'actualité impose une réflexion sur les rapports entre le politique et l'irrationnel.

Sur un point, le doute n'est pas permis : l'image et la réalité d'Israël se sont considérablement altérées. Il y a un an à peine, sa vitalité, sa force et son dynamisme étaient tenus pour acquis, et définitivement. La comparaison était constante entre la sobre certitude israélienne et le délire passionnel des Arabes, pathétique selon les plus indulgents, hystérique d'après le plus grand nombre. Rien d'autre, somme toute, que la confrontation entre la rationalité occidentale et son contraire. D'un côté, une force militaire, administrative et économique qui témoignait, à sa manière, du triomphe de la science. De l'autre : le désert et l'impuissance.

On éprouve aujourd'hui quelque peine à se remémorer cette situation, tant elle contraste avec celle que nous connaissons. Or, ce bouleversement tient à une série de facteurs strictement objectifs : le déroulement inattendu de la guerre d'octobre (1973), révélant des failles considérables dans l'appareil militaire israélien ; l'utilisation par le monde arabe de l'arme du pétrole ; les changements intervenus dans la diplomatie américaine ; la crise du régime hachémite qui profite à l'O.L.P. ; l'évolution, enfin, de cette dernière dont la direction accepte l'idée de créer – au moins provisoirement – un petit Etat palestinien en Cisjordanie et à Gaza. Chacun de ces facteurs peut et doit faire l'objet d'une étude particulière et tous peuvent être diversement jugés : favorables selon les uns, ils semblent aux autres riches de périls. Mais le spectacle auquel on assiste actuellement est d'une tout autre nature. Il mérite qu'on s'y arrête.

« Le destin juif... »

Face à la détérioration de la situation d'Israël, il est une première réaction, presque banale. C'est un distingué professeur de l'Université de Paris qui l'exprime dans un colloque d'intellectuels juifs. La conjoncture révèle, selon M. Levinas, « les signes hideux de l'antisémitisme ». C'est un procédé éculé. Israël se voit-il condamné pour une action de terrorisme – étatique il est vrai ? C'est la preuve qu'Auschwitz n'appartient pas au passé. L'Etat sioniste est-il blâmé (mais pas pour autant sanctionné) pour son refus d'évacuer des territoires occupés par la force ? il n'y a qu'une explication possible : c'est la haine antijuive.

A situation nouvelle, dialectique nouvelle. On ne se contente plus à présent d'invoquer l'antisémitisme pour rendre compte des graves difficultés d'Israël. Partant à ce même colloque, un autre professeur d'Université, enseignant à Haïfa, décrète que le peuple d'Israël est un « anachronisme permanent » (?); d'où sa permanente solitude, prix du « non-conformisme » (par rapport à quoi ?) et du « destin juif ». Une commission de l'UNESCO vote-t-elle une résolution suspendant – provisoirement – l'aide à Israël, M. Madaule – dont le progressisme au demeurant ne peut être soupçonné – y voit, lui aussi, la preuve que « le sort du peuple juif, au cours de vingt siècles d'aliénation », n'a pas changé : il est toujours le bouc émissaire.¹

Le procédé ne varie pas : plutôt que d'analyser froidement les causes d'une situation et, si on la juge dangereuse, contribuer ainsi à la redresser, on se réfugie dans le verbalisme purement émotionnel. Il y a là – outre une opération de diversion – un phénomène qui relève de la schizophrénie politique. Y recourir est en fait désastreux pour la cause israélienne. Car si ceux qui en sont les partisans consentaient, plutôt que de fuir les réalités, à raisonner ; s'ils s'imposaient à eux-mêmes dans un domaine fondamentalement *politique* une démarche *politique*, ils feraient progresser et le bon sens et la paix. Sans doute le romantisme dans lequel ils se complaisent ne s'embarrasse pas de bon sens. Mais la paix ? Ne mérite-t-elle pas qu'on lui sacrifie le goût des épanchements émotionnels ? En y donnant libre cours, on ne sert personne. On recule même la rencontre, pourtant indispensable, entre les Israéliens et les Palestiniens.

Voilà Arafat à l'ONU. La voix de la sagesse commande à Israël d'affronter ce fait avec sang-froid. Ceux qui attribuent l'événement au « destin juif » et à son « éternelle solitude » substituent aux exigences de la politique et de la raison les séductions morbides des vaines incantations.

¹ *Le Monde* des 14 et 16 novembre 1974.